



Flaubert

Revue critique et génétique

3 | 2010

Le désir amoureux

Bouvard et Pécuchet et le ruban de Möbius. Variation mathématique sur le désir

Florence Pellegrini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/952>

ISBN : 978-2-8218-0606-1

ISSN : 1969-6191

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Florence Pellegrini, « *Bouvard et Pécuchet* et le ruban de Möbius. Variation mathématique sur le désir », *Flaubert* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 30 septembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/952>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Flaubert est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bouvard et Pécuchet et le ruban de Möbius. Variation mathématique sur le désir

Florence Pellegrini

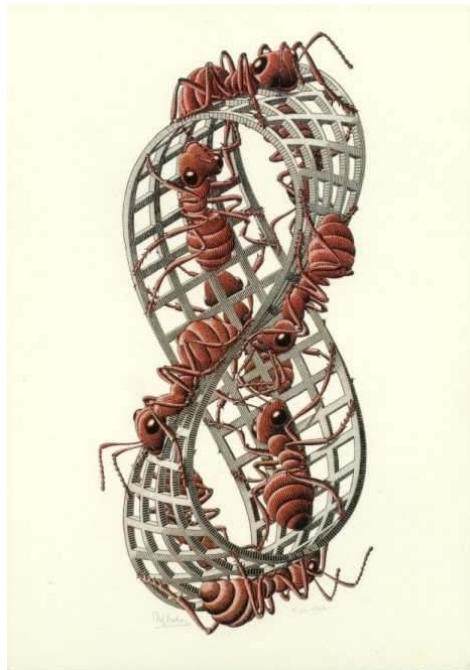
- 1 Démoralisés, apathiques, inactifs, Bouvard et Pécuchet, inépuisables expérimentateurs dont l'enthousiasme n'a d'égal que la diversité des domaines abordés au cours de leur retraite encyclopédique, ne le sont guère qu'après la débandade politique du chapitre VI :

Des jours tristes commencèrent.

Ils n'étudiaient plus, dans la peur des déceptions ; les habitants de Chavignolles s'écartaient d'eux, les journaux tolérés n'apprenaient rien – et leur solitude était profonde, leur désœuvrement complet. [...]

Donc ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc caresse la monotonie d'un cœur sans espoir. On écoute le pas d'un homme en sabots qui longe le mur, ou les gouttes de la pluie tomber du toit par terre. De temps à autre, une feuille morte vient frôler la vitre, puis tournoie et s'en va. Des glas indistincts sont apportés par le vent. Au fond de l'étable, une vache mugit.

Ils baillaient l'un devant l'autre, consultaient le calendrier, regardaient la pendule, attendaient les repas ; – et l'horizon était toujours le même ! des champs en face, à droite l'église, à gauche un rideau de peupliers ; leurs cimes se balançaient dans la brume, perpétuellement, d'un air lamentable ! (p. 244)¹



- 2 Longuement commenté par Antoine Compagnon dans *La Troisième République des Lettres*², le chapitre politique esquisse un repli des bonshommes et une forme d'immobilité³ qui se verra répliquée à l'issue de l'expérience philosophique. Augurant une stase délétère du désir de savoir qui ne manque pas de les conduire à un très emblématique mais aussi très improbable « suicide »⁴, l'énergie désirante de Bouvard et de Pécuchet se résorbe en tristesse et s'épuise en incompréhension.

Des choses insignifiantes les attristaient : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sottise réflexion entendue par hasard.

En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux comme la lourdeur de toute la terre.

Ils ne sortaient plus, ne recevaient personne. (p. 298)

- 3 Mais ces phases dépressives restent rares dans l'économie globale d'un récit dont Normand Lalonde note, dans un article consacré à la « bucolisation de la structure narrative »⁵, qu'il « opère la *synthèse* [de l'idylle bucolique] et la relance ; malgré l'échec scientifique de leur entreprise, malgré la déroute financière et sociale des bonshommes, *Bouvard et Pécuchet* est peut-être d'abord [...] un roman du bonheur. »⁶ Normand Lalonde poursuit : « dans le dernier roman de Flaubert, l'amour n'est pas, comme dans *Madame Bovary*, ce discours plaqué de force sur un autre discours : c'est la passion qu'éprouvent Bouvard et Pécuchet pour tout ce qui relève de l'ordre du discours. [...] L'idylle racontée dans ce livre inouï ne pouvait pas se terminer, comme tant d'autres, par un mariage véritable (Bouvard n'épouse pas Madame Bordin, ni Pécuchet Mélie), mais il débouche tout de même sur une union (métaphorique) entre les personnages et l'ordre du discours : tout le Second Volume, dans la mesure où la narration y cède la parole à la pure copie, célèbre la fusion parfaite, définitive, entre les deux bonshommes et les livres qu'ils citent. »⁷

Ainsi tout leur a craqué dans les mains.

Ils n'ont plus aucun intérêt dans la vie.

Bonne idée nourrie en secret par chacun d'eux. [...]

Ils s'y mettent. (p. 388)

- 4 Le dénouement est une ouverture, la fin, un début, l'achèvement, une initiation. Dans le raccourci saisissant de la programmation scénarique, l'issue de l'ouvrage juxtapose conclusion totalement décevante (« ainsi tout leur a craqué dans les mains » ; « plus aucun intérêt ») et renversement heureux (« bonne idée »). S'il faut analyser la parataxe et la concision lapidaire de l'enchaînement en liaison avec l'écriture tabulaire du plan, la relance n'en reste pas moins abrupte, paradoxale, exacerbant les revirements de perspective, qui sont une constante de l'œuvre, jouant la coïncidence initiale (« Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute sur le même banc. », p. 47) en simultanéité parfaite (« Bonne idée nourrie en secret par chacun d'eux. Ils se la dissimulent – De temps à autre, ils sourient quand elle leur vient, – puis se la communiquent simultanément : copier », p. 388).
- 5 Construction symétrique des personnages, qui se complètent, se répondent et exactement « s'emboîtent »⁸ ; construction en miroir des épisodes de l'intrigue, qui répliquent indéfiniment le même schéma tripartite⁹ ; construction répétitive du récit, qui revient sempiternellement sur ses pas¹⁰ ; dénouement en forme de commencement, enfin, dans le verbe aspectuel¹¹ de la formule finale : la structure de *Bouvard et Pécuchet* a déjà donné lieu à analyse. Claudine Gothot-Mersch a souligné la circularité de ce « roman interminable »¹² ; Yvan Leclerc a parlé de « spirale »¹³. Cercle, spirale : figures géométriques qui tentent de

rendre compte de ce mouvement perpétuel qui, indépendamment de l'issue des épisodes, répète et redéploie les segments narratifs. Car ce qui caractérise le parcours sapientiel des compères, c'est, certes, sa répétitivité et la monotonie qui en découle – « et pas de drame, pas d'intrigue ! pas de milieu intéressant ! », écrit Flaubert à Edma Roger des Genettes le 18 avril 1880¹⁴ – mais aussi sa capacité de projection. La boucle narrative bouclée, qu'il s'agisse d'une séquence, d'un chapitre ou de la totalité du récit, n'est jamais une extinction : l'objet visé importe moins, en définitive, que le processus qu'il met en branle, toujours susceptible de relance. Ou plutôt, à la manière de *L'Approche d'Almotasim* de Borges, qui diffère sans cesse l'objet qu'elle prétend poursuivre, « l'inouï et jamais vu Almotasim »¹⁵, l'objet de la quête est la quête elle-même. Et cette dynamique, cette tension permanente qui préserve le potentiel d'émerveillement des personnages, constitue le ressort narratif essentiel de *Bouvard et Pécuchet*. Partant, réussite et échec expérimentaux ne peuvent qu'être équivalents, interchangeable, confondus ou tout simplement indifférents parce que seule compte véritablement la démarche dont ils sont issus. Mieux : l'échec est nécessaire, fonctionnel parce que, dans une logique indépendante de la logique rationnelle, il laisse le désir inassouvi.

- 6 *Bouvard et Pécuchet* peut alors se lire comme le roman de l'absolu du désir, qui maintient les protagonistes dans un état inouï de réceptivité. Leur capacité d'accueil est, à l'issue du récit et en dépit de l'in vraisemblance que peut constituer chez des héros plus que vieillissants une telle candeur, intacte (« Bonne idée nourrie en secret par chacun d'eux », p. 388). Et si le roman est une vaste entreprise de démolition des discours de savoir constitués, c'est aussi le roman de l'énergie vitale, de la disponibilité et d'une forme de joie possible, dans la poursuite obstinée d'une activité sans but, autant dire sans fin. Le roman se referme – on ne le répètera jamais trop en regard des nombreux commentaires, à commencer par ceux de Flaubert lui-même dans sa *Correspondance*, qui soulignent le caractère décevant de l'intrigue (« Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés », lettre du 16 décembre 1879 à Gertrude Tennant¹⁶) et la logique d'échec du récit –, d'une part sur un verbe d'action, « copier », dont l'emploi intransitif suspend et démultiplie les objets, d'autre part sur le sourire conjoint des personnages, signe béat de complicité, maintenue ou retrouvée.
- 7 Si le déboire politique sonne le « glas indistinct » (p. 244) des euphories expérimentales, il ne le fait que sporadiquement, rendant régulièrement les bonshommes à leur enthousiasme originel. Ce spleen ponctuel, aux vagues accents d'acédie baudelairienne teintée d'ironie¹⁷ – ici le « ciel blanc » comme seul horizon d'attente, là le poids accablant de l'uniformité et de la monotonie et partout la « lourdeur » écrasante de l'ennui et de la bêtise –, a en fait été évacué d'emblée, c'est-à-dire dès l'incipit, qui, comme le souligne Michel Butor, confère aux personnages existence et discours, dans une « dualité [qui] va leur donner la parole »¹⁸. Il y a loin du « désœuvrement » et de la « tristesse » estivale du boulevard Bourdon déserté au « plaisir nouveau » qu'éprouvent les deux hommes à leur rencontre : « avant de se rencontrer et de se lancer dans leurs aventures encyclopédiques, les personnages sont dans un état d'ignorance comparable. [...] C'est la conjonction de leurs deux manières d'être, à la fois semblables et opposées, qui va mettre en branle l'insatiable désir de savoir qui se manifeste en Bouvard et Pécuchet. Chacun joue le rôle d'un catalyseur pour l'autre »¹⁹. « Catalyseur » ou révélateur, chaque personnage trouve dans sa relation à l'autre sa confirmation et sa complétude. Le « coup de foudre » amical (« ce que l'on appelle coup de foudre est vrai pour toutes les passions », p. 55) crée un

protagoniste bicéphale dont les antagonismes fonctionnent comme une bipolarité dynamique et réversible. S'ils incarnent souvent des points de vue opposés, Bouvard et Pécuchet sont bien souvent interchangeables, dans une forme d'indistinction et de flottement identitaires que Claudine Gothot-Mersch a relevés dans les manuscrits : « dans les premiers scénarios, peu détaillés, le sujet [est] généralement un "ils" qui confond les héros dans une action commune ; même un chapitre comme celui de la religion, dans lequel Bouvard et Pécuchet se comportent finalement de façon assez différente, est esquissé, dans *Rouen I*, à l'aide du seul pronom pluriel. Parfois, cependant, Flaubert prévoit sur un point des attitudes ou des opinions divergentes, mais sans les distribuer entre les personnages ; il utilise des pronoms indéfinis comme "chacun", "l'un d'eux", "l'un... l'autre" »²⁰.

- 8 L'analyse de Claudine Gothot-Mersch montre comment deux séries, caractérisation des personnages d'un côté, enchaînement des actions de l'autre, sont construites de façon indépendante et « se développent sans interférence »²¹ avant que de parvenir à s'imbriquer. Ce qui nous intéresse ici, c'est la dualité productive des personnages : l'important est qu'il y ait cette alternative, « l'un » ou « l'autre », pour que l'unité ne soit pas tout à fait exacte et préserve un manque à combler. Certes, la complicité entre les deux personnages est immédiate et l'accord bien souvent harmonique, à l'instar de la promenade nocturne lors de l'arrivée à Chavignolles, toute de « réconciliation cosmique » et de « paix parfaitement équilibrée »²² :

Les pointes des herbes dégouttelaient de rosée. La nuit était complètement noire ; et tout se tenait immobile dans un grand silence, une grande douceur. Au loin un coq chanta. (p. 66)

- 9 « Deux mouvements se combinent pour composer l'euphorie de cette nuit. Le premier, après avoir posé la note d'une plénitude de la couleur, ou plutôt de la non couleur nocturne (la nuit était "complètement noire") évoque un espace de totalité et de recueillement. [...] Mais à côté [des] éléments de reprise et d'extension liante interviennent, dans la nappe nocturne, des agents de discontinuité, ou, plutôt, de ponctualité : les pointes des herbes couvertes de rosée, le cri d'un coq. [...] Le paragraphe atteint ainsi à sa chute ponctuelle par l'une de ces petites manifestations animales qu'aimait à écrire Flaubert. [...] Mais ce coq finalement chantant répond aussi à l'acuité initiale des herbes humides pour donner à l'étalement immobile de la nuit une sorte de *cadre* textuel. Englobement par double focalité. »²³ L'intervention soudaine du passé simple qui condense « dans la qualité sonore, active, d'un seul instant vivant »²⁴ toute l'extension nocturne est également sortie, perte et dépossession ou, dans un certain sens, scission, à la manière de cette chambre commune imparfaite dont l'évocation suit immédiatement celle de la promenade dans le jardin.

Leurs deux chambres avaient entre elles une petite porte que la tenture masquait. En la heurtant avec une commode, on venait d'en faire sauter les clous. Ils la trouvèrent béante. Ce fut une surprise. Déshabillés et dans leur lit, ils bavardèrent quelque temps, puis s'endormirent ; Bouvard sur le dos, la bouche ouverte, tête nue, Pécuchet sur le flan droit, les genoux au ventre, affublé d'un bonnet de coton ; - et tous les deux ronflaient sous le clair de la lune, qui entrait par les fenêtres. (p. 66)

- 10 L'intimité des personnages se précise et se renforce (« déshabillés et dans leur lit »), dans l'union prosaïque des ronflements (« tous les deux »), berceuse cocasse en écho au « clair de la lune ». Mais cette intimité résulte d'un forçage, violence imprimée à la « petite porte » masquée dont les « clous » ne « saut[ent] » qu'« heurt[és] ». Si la « surprise », qui

rappelle la « coïncidence » décisive de la rencontre²⁵, est vite dépassée – bref énoncé présentatif, passé simple singulatif et saut de paragraphe –, elle souligne la « béan[ce] » qui persiste dans la construction symétrique des protagonistes, trouée métaphorique fondatrice qui les maintient en état de disponibilité, puits sans fond de leur désir constamment renouvelé. Héros bicéphale, peut-être. Bifide, plus certainement. La structure narrative joue de cette défaillance : le sous-titre romanesque proposé par Flaubert – « du défaut de méthode dans les sciences »²⁶ – pourrait alors se lire à rebours car c'est bien « la méthode du défaut » – Juliette Grange parle « d'enchaînement par le manque »²⁷ – qui génère cette énergie perpétuelle, un peu brouillonne sans être véritablement désordonnée²⁸.

- 11 Et c'est en eux, en eux deux et en eux seuls toujours que Bouvard et Pécuchet se « retrempe »²⁹ comme le révèle l'issue symptomatique du chapitre VII consacré aux expériences amoureuses des bonshommes. Déçus par les femmes, vénales – Mme Bordin – ou lascives – Mélie –, trompés et humiliés – Mme Bordin qui escomptait recevoir en dot la propriété des Écalles, n'épargne à Bouvard ni les « injures » ni les remarques désobligeantes sur « sa bedaine » (p. 253) lorsqu'elle se voit éconduite ; Pécuchet, dépuclé par Mélie, y a récolté de douloureux tréponèmes qui le font « march[er] les jambes écartées » (p. 253) –, Bouvard et Pécuchet recouvrent santé et enthousiasme en recentrant leur attention sur eux-mêmes et leur désir sur leurs propres corps.

C'était le désir d'en avoir [des femmes] qui avait suspendu leur amitié. Un remords les prit. – Plus de femmes, n'est-ce pas ? Vivons sans elles ! – Et ils s'embrassèrent avec attendrissement.

Il fallait réagir ! et Bouvard, après la guérison de Pécuchet, estima que l'hydrothérapie leur serait avantageuse.

Germaine, revenue dès le départ de l'autre, charriait tous les matins, la baignoire dans le corridor.

Les deux bonshommes, nus comme des sauvages, se lançaient de grands seaux d'eau ; – puis ils couraient pour rejoindre leurs chambres. – On les vit par la claire-voie ; – et des personnes furent scandalisées.

Satisfaits de leur régime, ils voulurent s'améliorer le tempérament par la gymnastique.

Et ayant pris le manuel d'Amoros, ils en parcoururent l'atlas.

Tous ces jeunes garçons, accroupis, renversés, debout, pliant les jambes, écartant les bras, montrant le poing, soulevant des fardeaux, chevauchant des poutres, grimant à des échelles, cabriolant sur des trapèzes, un tel déploiement de force et d'agilité excita leur envie. (p. 254-255)

- 12 Sans vouloir insister outre mesure sur la « structure narcissique »³⁰ du texte, on notera le retour au même qu'opère la fin de l'épisode. Le désir dévoyé – ou assouvi ? après tout, ils ont « connu » des femmes – a bien failli coûter aux compères leur toit – ou tout au moins une partie de leur propriété – et leur « amitié »... la réaction ne se fait pas attendre : l'altérité sera exclue (« Plus de femmes, n'est-ce pas ? Vivons sans elles ! ») et, entre jets d'eau et gymnastique, par les soins qu'ils procurent à leur corps dédoublé, Bouvard et Pécuchet regagnent énergie et jeunesse, à l'image de « ces jeunes garçons » sportifs et toniques du manuel d'Amoros qui « excit[ent] leur envie ». Leur volubilité retrouvée après l'épisode secret et mutique des dissimulations amoureuses (« ils dissertaient sur les femmes » ; « ils dirent tous les lieux communs qu'elles ont fait répandre », p. 253), les bonshommes font figure d'« adolescents attardés, [ou d']éternels adolescents » : ils « ont de la jeunesse, le goût d'apprendre et la disponibilité. »³¹ L'agitation aussi, qui réactive et déplace perpétuellement le désir. L'exaltation des deux bonshommes est proche de celle

d'un Chérubin dont les émois naissants sont susceptibles de s'attacher à tous les objets qui l'entourent :

Chérubin, *exalté*. – Cela est vrai, d'honneur ! je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelques temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. (Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, I, 7)

- 13 La même versatilité est perceptible chez Bouvard et Pécuchet : dès le « hasard providentiel » (p. 155) de leur rencontre dominicale au premier chapitre, défilent dans le discours des bonshommes tous les sujets qui feront l'objet d'une expérimentation dans les chapitres successifs³². Il y a même une répliation thématique et ce, dès le chapitre I : comme le note Claudine Gothot-Mersch, la première scène du roman recèle et condense « une bonne partie des thèmes qui seront ceux du récit principal »³³, thèmes qui seront une première fois développés lors des « récréations » parisiennes « que prennent ensemble les deux amis »³⁴ avant que de structurer le cheminement expérimental qui les conduit de l'agriculture (chapitre II) à l'éducation (chapitre X), après avoir traversé des « champs de savoir » au statut épistémologique divers : chimie, médecine, géologie (III) ; archéologie, histoire (IV) ; littérature (V) ; politique (VI) ; amour (VII) ; occultisme, philosophie (VIII) ; religion (IX)³⁵.
- 14 De la matrice unitaire que constitue « l'accouplement » de Bouvard et Pécuchet émerge ainsi la multitude expérimentale, sans qu'aucun domaine ne parvienne jamais à arrêter le processus d'engendrement. Extension, dilatation : le cercle des savoirs s'amplifie au sein du chapitre I ; démultiplication, prolifération et intrication : les différents domaines se séparent et s'agencent les uns par rapport aux autres dans la continuité des différents chapitres. L'analepse du chapitre X confirme cette imbrication étroite des chapitres entre eux.
- 15 Aussi, s'il fallait ajouter aux images mathématiques pour rendre compte de l'organisation narrative de *Bouvard et Pécuchet*, je proposerais celle du ruban de Möbius dont la particularité topologique me semble traduire parfaitement la structuration du récit.
- 16 À la circularité, la figure conçue par le mathématicien allemand³⁶ adjoint l'unilatéralité : le ruban est un cercle dont la fermeture s'accompagne d'une torsion, si bien que l'on peut parcourir d'un mouvement continu l'intégralité de sa surface. Le ruban n'a ni endroit ni envers ; il n'a qu'un seul bord, qu'un seul côté et se développe sans fin sur lui-même. Scindé le long de sa ligne médiane, l'anneau de Möbius s'étend, se développe en un anneau deux fois plus grand. Si l'on réitère la manœuvre, pas de nouvelle extension comme l'on pourrait s'y attendre mais une démultiplication : l'anneau coupé en son milieu donne naissance à deux anneaux libres l'un dans l'autre dont chacun, tordu deux fois sur lui-même, peut être noué deux fois autour de l'autre.
- 17 Tel le ruban de Möbius, le désir de Bouvard et Pécuchet n'a qu'une seule face : moins préoccupé de sa satisfaction que de sa continuation, il s'élargit et s'agrandit d'abord, se démultiplie indéfiniment ensuite, dans un entrelacs disciplinaire inextricable, finalement indifférent à son objet. À cet égard, le chapitre II, qui voit les protagonistes passer de l'espace réduit de leur jardin à l'agriculture extensive de leur ferme, avant que de se spécialiser en horticulture, arboriculture, conserverie et de finalement réorienter leur

quête de savoir vers un nouvel objet, la chimie, illustre ce double mouvement d'expansion/subdivision et de repli sur soi qui caractérise la bande de Möbius.

- 18 « Quel est le but de tout cela ? » (p. 128) s'interrogent les deux compères saisis, au chapitre III, par l'immensité du cosmos. « Peut-être qu'il n'y a pas de but ? » sont-ils contraints d'envisager. Peut-être, effectivement, qu'il n'y a pas de but, autant dire de sens, à cette construction en ruban unilatéral sinon la restitution du modèle d'engendrement de la vie même : le cercle expérimental de Bouvard et Pécuchet, issu de l'union composite de leurs deux individualités symétriques, se déploie et se divise, s'étend et se propage, efflorescence continue et multiple. On retrouve alors l'image, biologique celle-là, de la division cellulaire de la mitose, qui, partie de l'unité, réplique à l'identique en la démultipliant la cellule mère. Dans sa lecture euphorique ou « paradisiaque », le parcours de Bouvard et Pécuchet réactive le mouvement perpétuel révélé à Dante à la fin de la *Commedia* :
- A l'alta fantasia qui mancò possa ;
ma già volgeva il mio disio e'l velle,
sì come rota ch'igualmente è mossa,
l'amor che move il sole e l'altre stelle³⁷.
- 19 Le poète, parvenu au terme de son « chemin », fait face à la divinité, entendue comme « amour », énergie universelle qui anime équitablement les astres et les êtres, leur conférant « désir » et puissance d'action.
- 20 Par leur désir inassouvi, simultanément tordu sur lui-même et redéployé, Bouvard et Pécuchet récupèrent cet amour infini, force générative qui fait tourner « la roue » des entreprises humaines. Leur cheminement, clos sur lui-même et pourtant proliférant, est cette dynamique protéiforme, paradoxale, progression immobile ou piétinement actif, conquérante à force d'insatisfaction. Leur désir vaut en lui-même, par et pour lui-même comme impulsion. Bouvard et Pécuchet sont un être vivant.

NOTES

1. L'édition de référence est celle établie par Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, « Garnier-Flammarion », Flammarion, 1999.
2. Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983.
3. Sur la politique comme élément perturbateur qui instaure la discorde entre les personnages et mine leur rapport au savoir et sur le lien entre politique et érotique, nous nous permettons de renvoyer à notre article : « *Bouvard et Pécuchet et le mal démocratique* », *Les Fictions du Politique du XVIII^e siècle à nos jours*, sous la direction de Éléonore Reverzy, Pierre Hartmann, Romuald Fonkua, Presses Universitaires de Strasbourg, 2009, (sous presse).
4. Sur le miracle de « La nuit de Noël » qui détourne Bouvard et Pécuchet du suicide, voir Jacques Neefs, « La nuit de Noël. Bouvard et Pécuchet », *Revue des Lettres Modernes, Gustave Flaubert*, 3, Paris, Minard, 1988.
5. Normand Lalonde, « *Bouvard et Pécuchet*, poème bucolique », *French Studies*, vol. XLIX, n° 2, avril 1995, p. 161.
6. *Ibidem*, p. 160.

7. *Ibidem*.

8. « Ils se complètent moralement l'un par l'autre. [...] Peu à peu ils se ~~communiquent~~ leurs préférences s'emboîtent et entrent l'un dans l'autre », *Rouen I*, cité par Claudine Gothot-Mersch, « Bouvard et Pécuchet : sur la genèse des personnages », *Flaubert à l'œuvre*, présentation de Raymonde Debray-Genette, Paris, « Textes et Manuscrits », Flammarion, 1980, p. 150-151.

9. « Si l'on veut considérer le fait qu'au XIX^e siècle le procédé scientifique se définit généralement comme obéissant à trois stades successifs, à savoir *intérêt/série d'hypothèses – observations/expérience – résultat(s)* : on conviendra que le procédé qu'emploient Bouvard et Pécuchet dans leurs tentatives scientifiques, n'est compréhensible que sur le fond d'une méthodologie positive et empirique [...] ». Eckhard Höfner, « Bouvard et Pécuchet et la science livresque. Remarques épistémologiques et poétologiques sur la dernière œuvre de Flaubert », *Procédés narratifs et fondements épistémologiques*, études recueillies par Alfonso de Toro, Tübingen, « Acta Romanica », Narr, 1987, p. 152.

10. On l'a dit : la conversation inaugurale des bonshommes annonce les thèmes et les sujets d'étude des chapitres suivants ; le chapitre X, consacré à l'éducation de Victor et Victorine, réitère le parcours expérimental sous l'angle de la pédagogie ; enfin le roman propose, en guise de « conclusion », un retour aux sources de la copie. « Le "second volume" de Flaubert devait – semble-t-il – faire repartir le lecteur pour un deuxième tour, en reprenant d'une autre façon (par des citations) la matière des différentes expériences. La lettre-rapport du médecin, qui devait en conclusion résumer toute l'histoire, aurait constitué un troisième tour. Aussi l'hypothèse de D. L. Demorest selon laquelle l'essentiel de la copie aurait été rejeté en annexe [...] nous paraît-elle [...] s'accorder parfaitement avec la structure conçue par l'écrivain : un quatrième tour s'ajouterait, dans cette hypothèse, aux trois premiers. La spirale devient sans fin. », Claudine Gothot-Mersch, introduction à son édition de *Bouvard et Pécuchet*, Paris, « Folio », Gallimard, 1979, p. 40-41.

11. Dominique Maingueneau, *Précis de grammaire pour les concours*, Paris, Bordas, Dunod, 1991, p. 82.

12. Claudine Gothot-Mersch, « Le roman interminable : un aspect de la structure de *Bouvard et Pécuchet* », *Flaubert et le Comble de l'Art. Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, Société des études romantiques, CDU et SEDES, 1981. Voir également John Greene, « Structure et épistémologie dans *Bouvard et Pécuchet* », *Flaubert et le Comble de l'Art*, *op. cit.* et Françoise Gaillard, « *Bouvard et Pécuchet* : un conte sur la folie ordinaire. (L'exemple du chapitre III) », *Flaubert, L'Autre, pour Jean Bruneau*, textes réunis par F. Lecercle et S. Messina, Presses Universitaires de Lyon, 1989.

13. Yvan Leclerc, *La Spirale et le Monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, « Présences critiques », Paris, SEDES, 1988.

14. Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome V (1876-1880), édition présentée, établie et annotée par Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Paris, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2007, p. 886.

15. Jorge Luis Borges, *Fictions*, Buenos Aires, Emecé Editores SA, 1956 et 1960, Paris, Gallimard, 1957 et 1965 pour la traduction française, « Folio », Gallimard, 1974, 2006, p. 37.

16. Gustave Flaubert, *Correspondance*, Tome V, *op. cit.*, p. 767.

17. On ne peut pas ne pas penser aux premiers vers de *Spleen* en lisant la description de l'« ennui de la campagne » qui accable les bonshommes à la fin de l'expérience politique (« Donc ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc caresse la monotonie d'un cœur sans espoir. On écoute le pas d'un homme en sabots qui longe le mur, ou les gouttes de la pluie tomber du toit par terre. De temps à autre, une feuille morte vient frôler la vitre, puis tournoie et s'en va. Des glas indistincts sont apportés par le vent. Au fond de l'étable, une vache mugit. », p. 244) ou celle de la tristesse qui se manifeste à la suite de l'épisode philosophique (« En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux comme la lourdeur de toute la

terre. », p. 298). La « pastorale » bouvardo-pécuchetienne rappelle, dans la superposition des images figées et l'énonciation dépersonnalisée du « on », les rêveries « bleuâtres » d'Emma, enserrées entre « pays aux noms sonores où les lendemains de mariage ont de plus suaves paresse » et « cité[s] splendides avec des dômes » que l'on investit « au galop de quatre chevaux » ou « dans des chaises de poste » (*Madame Bovary*, préface, notes et dossier par Jacques Neefs, Paris, « Le Livre de Poche Classique », Librairie Générale Française, 1999, p. 105-106 et 306). Mais ici le paysage champêtre est devenu carcan et la représentation stéréotypée de la campagne se double d'une représentation stéréotypée de l'ennui qui en émane. Stéréotypie au carré, en quelque sorte, et ironie à cible démultipliée.

18. Michel Butor, « À propos de *Bouvard et Pécuchet* », *Improvisations sur Flaubert*, Paris, « Littérature », Éditions de la Différence, 1984, p. 196.

19. Stéphanie Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert. Une « encyclopédie critique en farce »*, Paris, « Lettres sup », Belin, 2000, p. 39.

20. Claudine Gothot-Mersch, « *Bouvard et Pécuchet* : sur la genèse des personnages », *Flaubert à l'œuvre*, op. cit., p. 160.

21. *Ibidem*, p. 165.

22. Jean-Pierre Richard, « Paysages de *Bouvard et Pécuchet* », *Revue des Lettres Modernes*, *Gustave Flaubert, 1, Flaubert, et après...*, Paris, Minard, 1984, p. 33.

23. *Ibidem*, p. 33-34.

24. *Ibidem*.

25. « [...] Bouvard, négligemment, ajout[a] qu'il s'appelait de ses noms de baptême François, Denys, Bartholomée. Ceux de Pécuchet étaient Juste, Romain, Cyrille ; – et ils avaient le même âge : quarante-sept ans ! Cette coïncidence leur fit plaisir ; mais les surprit, chacun ayant cru l'autre beaucoup moins jeune. Ensuite ils admirèrent la Providence dont les combinaisons parfois sont merveilleuses. – « Car, enfin, si nous n'étions pas sortis tantôt pour nous promener, nous aurions pu mourir avant de nous connaître ! » et s'étant donné l'adresse de leurs patrons, ils se souhaitèrent bonne nuit.

– « N'allez pas voir les dames ! cria Bouvard dans l'escalier. »

Pécuchet descendit les marches sans répondre à la gaudriole. » (p. 53)

Le moment est le même et les correspondances nombreuses entre les deux extraits : même similarité qui unit les deux hommes – ici l'âge, là le coucher et le ronflement –, même chronotope – la chambre, le soir –, même insistance sur cette heureuse « surprise » qui rapproche les personnages. La sexualité se dessine en filigrane avec la mention des « dames », allusion scabreuse que Pécuchet ne relève pas ; la chambre chavignollaise exclut d'ailleurs tout autre altérité que celle du personnage complémentaire.

26. Lettre du 16 décembre 1879 à Gertrude Tennant, Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome V, op. cit., p. 767.

27. Juliette Grange, « Les deux colonnes », *Bouvard et Pécuchet centenaires. 1881-1981*, textes présentés par Dominique-Gilbert Laporte, Paris, La Bibliothèque d'Ornicar ?, 1981, p. 182.

28. « À *La Tentation de saint Antoine* plus particulièrement, *Bouvard et Pécuchet* emprunte la structure métonymique de la démarche désirante. Comme Antoine faisait le tour des croyances, c'est de *proche en proche* que Bouvard et Pécuchet font le tour des connaissances. », Jeanne Bem, *Désir et Savoir dans l'œuvre de Flaubert. Étude de La Tentation de saint Antoine*, Lausanne, « Langages », Éditions de la Baconnière/Payot, 1979, p. 234. Sur la logique d'enchaînement des épisodes, on pourra se référer à Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres*, op. cit. ou Françoise Gaillard, « *Bouvard et Pécuchet* : un conte sur la folie ordinaire. (L'exemple du chapitre III) », *Flaubert, L'Autre*, op. cit.

29. « Bouvard une fois chez lui, se retrempait avec La Mettrie, d'Holbach, etc. » (p. 337)

30. Voir Jeanne Bem, *Désir et Savoir dans l'œuvre de Flaubert*, op. cit.

31. *Ibidem*, p. 233.

32. Sur la dimension programmatique du chapitre I, voir Claudine Gothot-Mersch, « Le roman interminable : un aspect de la structure de *Bouvard et Pécuchet*, *Flaubert et le Comble de l'Art*, op. cit., p. 9-22 et Ingrid Spica, *Le Statut romanesque de Bouvard et Pécuchet*, University of the Philippines, Bruxelles, Spica Édition, 1982, p. 294-389.
33. Claudine Gothot-Mersch, « Le roman interminable : un aspect de la structure de Bouvard et Pécuchet, *Flaubert et le Comble de l'Art*, op. cit., p. 11.
34. *Ibidem*.
35. Ce sont les grandes articulations du roman évoquées dans les scénarios (ms gg 10) et dans la *Correspondance*.
36. Et dont Jacques Lacan a largement exploité le potentiel symbolique. Voir 1962/1963 – *L'angoisse* – 09/01/63.
37. Dante, *Commedia*, « Paradiso », XXXIII : « Mon imagination à ce point me fit défaut ; / mais déjà animait mon désir et ma volonté, / comme une roue qui tourne de la même façon en chacun de ses points, / l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles. » (Je traduis).

RÉSUMÉS

Lorsqu'ils se rencontrent par un après-midi de dimanche désœuvré sur le désertique boulevard Bourdon, Bouvard et Pécuchet connaissent le séisme d'un coup de foudre. Complémentaires, antithétiques mais harmoniques, le veuf sans enfants et le célibataire résolvent la solitude de leurs existences dans cette providentielle rencontre qui les accouple définitivement : protagoniste bicéphale, Bouvard et Pécuchet constituent une entité insécable fonctionnant par renvois, correspondances, symétries inversées. On a beaucoup glosé sur l'homosexualité supposée des personnages. Toujours ensemble, jusqu'au plus intime de leur chambre communicante à défaut d'être commune, contraires s'attirant jusqu'à se fondre, les deux héros pourraient se perdre en eux-mêmes, tout à leur « domesticité conjugale ». Chacun se voit pourtant attribuer une aventure sentimentale autonome : au blagueur Bouvard, la veuve Bordin sanglée dans sa robe de soie gorge-pigeon ; au timide Pécuchet, puceau tardif et indécis, la petite bonne Mélie, qui ne tardera pas à lui transmettre la syphilis.

Toutefois ces aventures comptent peu dans l'économie globale du roman. Ou plutôt comptent au même titre que les innombrables expériences auxquelles se livrent les bonshommes dont le seul véritable désir semble bien être un désir de connaissance. Tels de nouveaux Frédéric Moreau dont le désir de posséder physiquement Marie Arnoux est comme résorbé – transcédé ? – dans « une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites », Bouvard et Pécuchet semblent passés maîtres dans l'art du déplacement et de la sublimation. Rendus dans un au-delà du désir qui pourrait bien être un absolu du désir, les personnages nourrissent leur *libido sciendi* de la mutabilité de ses objets. Amants inconstants ou amateurs velléitaires découragés à la première difficulté – l'échec les détourne de l'objet de leur quête –, ils puisent, dans l'inassouvissement même de leur passion, une énergie renouvelée et jamais tarie. Déniant le temps qui n'émousse en rien leur vigueur, ces Dom Juan du savoir reconvertis en éternels Chérubin inaugurent, au terme de leur parcours expérimental, le mouvement perpétuel qui maintient intact leur élan.

La structure si particulière de Bouvard et Pécuchet, dont la circularité parfaite est susceptible d'efflorescences mitotiques infinies, tient de la curiosité topologique. Véritable ruban de Möbius du désir, le cheminement de Bouvard et Pécuchet, clos sur lui-même et pourtant proliférant, est

cette dynamique protéiforme, paradoxale, progression immobile ou piétinement actif, conquérante à force d'insatisfaction.

When, on an idle Sunday afternoon, Bouvard and Pécuchet meet on the deserted boulevard Bourdon, it is love at first sight for both of them. Complementary, antithetical but harmonic, the childless widower and the bachelor resolve the solitude of their lives in this providential encounter which mates them for good: a two-headed protagonist, Bouvard and Pécuchet form an inseparable entity that functions with cross-references, connections, inverted symmetry. Much has been said about the characters' supposed homosexuality. They are always together, up to the most intimate detail, since, although they do not share a room, they have communicating rooms. Opposites attracting each other so much that they merge, the two heroes could lose themselves, so taken up are they in their "conjugal domesticity". However to each is attributed an autonomous sentimental affair: to Bouvard the jokester, the Bordin widow strapped in her dove-colored silk dress; to the bashful Pécuchet, indecisive and still a virgin, Mélie the maid, who will soon infect him with syphilis.

Yet these adventures scarcely count in the novel's global economy. Or rather, they count to the same degree as the fellows' countless experiences, while their only real desire seems to be a desire for knowledge. Like new versions of Frederic Moreau, whose desire to physically possess Marie Arnoux is resorbed – transcended? – in a "boundless painful curiosity", Bouvard and Pécuchet seem to have become accomplished masters in the art of displacement and sublimation. Having reached a state beyond desire, that could very well be the consummate desire, the characters feed their *libido sciendi* with the mutability of its objects. Fickle lovers or indecisive amateurs who lose heart at the first obstacle – failure deters them from the object of their quest – they draw from the very non-fulfillment of their passion a renewed and endless energy. Denying Time, which does not dull their vigor, these Don Juans of knowledge, become eternal cherubs, at the end of their experimental journey, launch the perpetual movement that preserves their drive.

The very particular structure of *Bouvard et Pécuchet*, with its perfect circularity susceptible of infinite mitotic efflorescence, is like a form of topological curiosity. True Möbius strip of desire, Bouvard and Pécuchet's slow progression, both self-enclosed and proliferating, is this protean, paradoxical, dynamic, motionless progression or active stalling, that is triumphant by dint of dissatisfaction.

INDEX

motcle Flaubert Gustave, Bouvard et Pécuchet, désir, structure, énergie, inassouvissement, style

Keywords : Flaubert Gustave, Bouvard et Pécuchet, desire, structure, energy, non-fulfillment, style

AUTEUR

FLORENCE PELLEGRINI

ITEM/CNRS-ENS